J. AMÉDÉE

SPIRITISME DE SALON

Extrait de l'Echo du Merveilleux



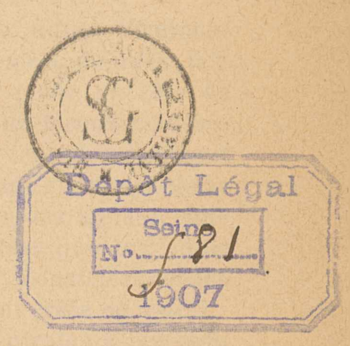
PARIS
Imprimerie Typographique Jean Gainche, 15, rue de Verneuil
1906

J. AMÉDÉE

SPIRITISME DE SALON

Extrait de l'Echo du Merveilleux





PARIS

Imprimerie Typographique Jean Gainche, 15, rue de Verneuil

1906

SPIRITISME DE SALON

« De toutes les théories qui cherchent à expliquer « ces faits (les faits spirites), celle qui en explique « le plus, et par conséquent la meilleure, présente-« ment, est la théorie catholique. » (M. Gaston Méry, *Echo du Merveilleux*, année 1906, p. 21, 2e colonne.)

Sous une forme ou sous une autre, l'éminent directeur de l'*Echo du Merveilleux* a maintes fois répété la profession de foi que je place en tête de cette relation, en lui empruntant les termes modérés dans lesquels il l'a formulée tout dernièrement encore. Elle n'est plus pour moi une simple explication. Elle est devenue, il y a bien des années, une conviction, et le présent article n'est que le résumé succinct des principaux faits constatés et des réflexions nées de ceux-ci qui l'ont créée en moi.

Dès le moment où l'Amérique entraîna à nouveau le vieux monde à la pratique des faits spirites à laquelle il avait renoncé depuis que la Croix avait vaincu le paganisme antique, ceux qui ont désiré l'expérimenter ont pu être divisés en deux classes. Les uns y ont vu un sujet d'investigation, d'étude sur une force inconnue et en apparence changeante, et parmi eux, certains en sont arrivés à s'en faire

une religion. Les autres, les femmes surtout, y ont vu simplement une distraction moins banale que la plupart des papotages mondains, propre, de plus, à faire courir sur les épaules et les bras nus de caressants souffles glacés, tandis que le vague sentiment de l'incompris répand dans tout l'être un frisson exquis. Ne cherchant point à raccorder entre elles les manifestations plus ou moins remarquables dont ils étaient les témoins — presque toujours accidentellement et par occasion — ceux de cette classe si nombreuse n'ont jamais fait que du « spiritisme de salon ». Et lorsque l'occasion s'est présentée à moi de prendre part aux « tables tournantes », c'est exactement dans cet état d'âme que je les ai abordées.

C'est aussi dans ce même état d'âme que le petit groupe qui avait bien voulu m'accueillir, pratiquait le spiritisme. Peu nombreux, beaucoup moins nombreux même que ne l'eût permis la petite ville qui nous réunissait, il n'avait point érigé le spiritisme en religion, bien au contraire. Quelques hommes aimables, quelques femmes du meilleur monde, groupés dans le salon d'une maîtresse de maison aussi hospitalière que spirituelle et bonne, en avaient fait, par suite de la présence au service de celle-ci comme institutrice d'un médium remarquable, un jeu habituel de société. Mais aucune pensée sérieuse née de l'étrangeté des faits ne semble avoir traversé jamais la charmante insouciance du petit cénacle. Aucune théorie, aucune *théologie* spirite n'y naissait ; pas plus qu'aucun médium ou expérimentateur des évocations, soit publiques, soit scientifiques, n'y a jamais pénétré. Enfin, une certaine crainte des quolibets avaient réduit à quelques intimes les privilégiés admis, lorsqu'on se trouvait rigoureusement entre soi, à prendre part au *jeu familial*.

Le hasard — pour ma part je dirais plus volontiers

la Providence — m'a permis de rester près de deux années le visiteur assidu de cette charmante maison, à laquelle je reste redevable, en outre de son amical accueil si précieux et si inattendu en pays étranger, de pensées sérieuses qui ont influé sur toute ma vie subséquente. C'est en effet dans ce milieu spécial, à l'abri de toute supercherie, de toute plaisanterie, comme de toute théorie psychique, où le nom même d'Allan Kardec nous était à tous inconnu, qu'après plusieurs mois de participation, certains faits moraux, certaines affirmations des esprits, ensuite des incidents saisissants pour moi, m'ont porté seul, je le crois, entre nous tous, à rapprocher ce qui se passait sous mes yeux et *sous mes mains*, des enseignements du catéchisme, au delà duquel n'étaient guère allées mes études théologiques. J'ignorais même absolument que la pratique des « tables tournantes » eût été défendue par l'autorité ecclésiastique. C'est en pleine liberté d'esprit que j'en suis arrivé peu à peu, et par des réflexions solitaires, à la conviction que je partage avec M. Gaston Mery. J'ai donc renoncé, peu de temps après, à toute participation personnelle aux pratiques spirites ; mais elles n'en ont pris pour moi qu'un intérêt plus vif encore. Depuis bien des années, tout en complétant les notions sommaires de mystique diabolique données par l'instruction religieuse du jeune âge, j'ai suivi les discussions sur l'origine des faits spirites, les arguments émis par les différentes écoles et les différentes croyances, et force m'est de dire que rien, dans cette enquête encore poursuivie, n'a pu jusqu'à présent affaiblir la conception chrétienne à laquelle j'étais arrivé par mes simples raisonnements, en pleine indépendance alors de toute influence religieuse ou autre.

J'étais en effet arrivé à l'âge de trente-cinq ans

sans avoir donné la moindre attention aux questions spirites, et sans avoir jamais vu tourner une table. D'autre part mes parents m'avaient élevé très chrétiennement, mais en écartant de l'éducation de leurs enfants les idées trop mystiques qui eussent pu surexciter de jeunes imaginations. En dehors, ainsi que je le disais plus haut, des enseignements du catéchisme et de l'histoire sainte sur le rôle de Satan dans le péché originel, et dans les tentations, que les enfants croient facilement réservées aux saint Antoine ermite et autres grands thaumaturges, mes études classiques, mon métier ensuite, avaient absorbé ma vie intellectuelle ; tout au plus avais-je entendu raconter quelques faits étranges provoqués par Home et certains autres spirites de marque, sans y attacher, d'ailleurs, aucune importance.

A cette époque — il y a de cela environ un quart de siècle — les hasards de ma profession me dirigèrent vers une de ces jolies localités de la côte d'Italie auxquelles la beauté des sites et un climat exquis assurent un appoint de résidents étrangers fuyant les centres trop mondains. Prévoyant que mon séjour serait de longue durée, je m'étais muni de quelques lettres d'introduction. L'une d'elles me conduisit chez l'aimable maîtresse de maison dont j'ai déjà parlé. L'accueil plein de grâce qu'elle voulut bien me faire me fut d'autant plus précieux dès le premier jour, que la situation d'un Français en Italie était plus délicate. Nous venions en effet d'occuper la Tunisie, et cette opération avait réveillé la rancune des « misogalli » au fond beaucoup plus nombreux chez notre sœur latine qu'elle ne le laisse voir, et qu'on ne le croit en général de ce côté des Alpes.

A demi orientale, la famille, de culte « orthodoxe », occupait une haute situation dans son pays, et son

chef, ainsi que les fils aînés, retenus par leurs devoirs de carrière, ne faisaient que de courts séjours en Italie. Une jeune fille, âgée alors de seize à dix-sept ans, venue la dernière, avait eu une enfance délicate, et sa mère, n'ayant plus qu'à se préoccuper d'elle, l'avait amenée tout d'abord passer un hiver sous le ciel napolitain. L'épreuve avait été favorable, en sorte que Mme D... avait fait une installation durable à X... Maîtresse de maison accomplie, esprit très cultivé, elle avait bientôt groupé autour d'elle les meilleurs éléments italiens ou étrangers offerts par la ville et sa région ; et c'était une grande bonne fortune, pour un hôte de passage, d'être accueilli par elle.

Une enfant aussi frêle que sa fille n'avait pu être soumise aux méthodes ordinaires d'instruction, et celle-ci lui avait été donnée par une gouvernante choisie avec grand soin, fille de sens, remarquable éducatrice, à laquelle ces dames s'étaient beaucoup attachées, et qui passait insensiblement au rôle de dame de compagnie à mesure que son élève se rapprochait de l'âge d'entrer dans le monde à son tour. Elle avait eu l'art d'en faire, sans la fatiguer et plutôt en causant qu'en travaillant, une fille digne de sa mère; mais, de religion protestante, il avait été convenu dès le début qu'elle n'aborderait jamais avec ces dames un sujet sur lequel elle eût pu donner des idées contraires à leur sens, et l'habitude était prise de faire dans ce salon, fréquenté également par des catholiques et des adeptes de mainte nuance de la chrétienté,le silence le plus complet et le plus respectueux sur les questions religieuses. Je note ce trait, qui n'avait pas peu contribué, sans doute, à en laisser les fidèles dans l'ignorance absolue de la naissance et du développement d'une *foi spirite*.

Mlle Marthe — c'était le nom de l'institutrice —

qui approchait alors de la cinquantaine, n'avait jamais été d'une robuste santé, et depuis quelques années, sans avoir été sérieusement atteinte, était devenue très délicate elle-même. S'étant trouvée, au cours d'un congé qu'elle avait passé dans son pays, assister chez des amies à des essais de tables tournantes, elle s'était révélée du premier coup médium assez puissant. Elle avait rapporté chez Mme D... le goût de cette occupation pour les soirées parfois solitaires, et la pratique avait développé cette faculté spéciale à un degré étrange.

Il y avait deux mois environ que j'habitais X... et que je fréquentais les salons de Mme D.., lorsqu'elle me demanda un soir où nous étions fort peu nombreux chez elle, et, — je l'ai appris ensuite, — tous du petit nombre des initiés au secret des séances, « si j'avais fait tourner les tables ». Sur ma réponse négative, elle m'apprit que Mlle Marthe était douée de cette faculté, et qu'en conversant avec la table, les esprits m'avaient désigné comme pouvant être admis, sans crainte d'indiscrétion, à y prendre part.

Au nombre des visiteurs présents ce soir-là, je dois, avant de poursuivre mon récit, une mention hors cadre à l'un d'eux. Grand bibliophile, terrain sur lequel j'étais entré avec lui, dès mon arrivée, en relations des plus suivies, il était ami intime et de longue date de la famille D..., le plus fidèle de ses habitués, et le « jeu familial » n'était pas entravé par sa présence. Mais il n'y prenait aucune part, ni par lui-même, ni par manière de conversation, et lorsqu'on le commençait, il s'éloignait du coin du salon occupé par le guéridon. Il ne se mêlait à aucun des commentaires, aucun des récits s'y rapportant, agissant comme s'il l'eût complètement ignoré ; et si la séance, ainsi qu'il arrivait parfois, prenait la tournure agitée dont je parlerai tout à l'heure, il disparaissait « à l'anglaise ». Chose étrange, les esprits

visiteurs lui rendaient la pareille; et aucun d'eux ne l'a jamais mentionné en ma présence, ou mis en cause dans les conversations roulant sur nos amis et connaissances, fréquentes cependant. J'aurai à revenir sur ce trait.

L'heure de voir arriver d'autres visiteurs était passée ; aussitôt nous nous assîmes, Mlle D..., Mlle Marthe et moi, auprès d'un petit guéridon extrêmement léger qui fut tiré d'un coin du salon ; quelques minutes après, je sentis sur mes mains des souffles glacés, suivis presque immédiatement des premières manifestations de mouvement. Je fus dès lors initié aux conventions en vigueur dans la maison pour converser typtologiquement, et mes rapports directs avec l'autre monde commencèrent. Mon premier interlocuteur déclara être Akakia, dont j'ignorais le nom, je dois le confesser. Le Dictionnaire de Bouillet vint à notre secours en nous apprenant que ce personnage était un érudit du XVIe siècle. Il fut aussitôt décrété qu'il fallait voir une attention très fine du monde des esprits pour un Français aimant les études du passé, dans la venue d'un savant, son compatriote du temps de François Ier, pour mon initiation première. Sans être bien remarquable, la communication présenta quelque intérêt, assez, bien certainement, pour exciter ma curiosité et m'engager à poursuivre.

On se couche tard en Italie, et les longues veillées n'effraient personne. Cette initiation au « jeu de société » me sacrait d'emblée un des intimes de la maison, et bientôt je pris l'habitude d'aller presque tous les soirs, tout au moins à la fin de la soirée, prendre place autour du guéridon lorsque les visiteurs *profanes* de Mme D..., qui sortait fort peu et ne fermait jamais sa porte après dîner, avaient pris congé.

La table me graduait savamment les communica.

tions. Il y avait bien, j'en avais été prévenu, l'invasion d'esprits futiles, malicieux, méchants parfois. Mlle Marthe les chassait et en appelait d'autres ; et chose qui me frappait beaucoup, les esprits qui se décelaient comme les plus grotesques, brutaux ou grossiers, ne dictaient jamais un mot qui pût être choquant dans ce milieu de femmes du monde et de jeunes filles de bon ton. A voix basse on risquait parfois au guéridon une question un peu leste sur le prochain ; invariablement la table restait immobile et ne commit jamais la moindre médisance. Par contre il venait souvent des esprits donnant le nom de personnages fort intéressants, les uns ayant été personnellement connus de quelqu'un de nous, les autres historiques, ou célèbres à d'autres titres ; certaines séances étaient vraiment curieuses.

J'entendais souvent dire que Mlle Marthe n'avait pas encore donné devant moi la mesure de sa puissance, mais que, vu la progression des communications s'opérant avec mon concours, cela ne tarderait pas. La première qui s'adressa plus particulièrement à moi, eut lieu un soir où, dès le premier mouvement, la table se jeta sur moi de la façon la plus hostile, et donna de violents signes d'agitation. Nous parvînmes cependant à lui faire dire son nom — Victor-Emmanuel ; — nous étions quatre à tenir le guéridon qui se tordait entre nos mains à se briser, et qui frappait les coups du langage convenu avec une véritable brutalité ; finalement notre médium obtint de lui cette déclaration : « Je déteste les Français, qui ont pris Tunis ; » et au même moment, la table s'échappa de nos mains je ne sais comment, et vint me frapper au poignet droit si vigoureusement que je dus porter plusieurs jours le bras en écharpe. Pour qu'un coup pareil pût être donné avec un meuble aussi frêle (il ne pesait pas un kilog.), il eût fallu qu'il fût manié par une main très robuste.

Or, tous les efforts tentés à ce moment avaient eu pour but de le détourner de moi, sans y parvenir. Je ressentis une telle douleur que je dus m'éloigner immédiatement de la table : elle se calma aussitôt.

A partir de ce jour-là les faits devinrent de plus en plus singuliers pour moi, car pour les habitués plus anciens, ils n'offraient rien de nouveau. Mlle Marthe commença à retrouver souvent en ma présence sa faculté très remarquable de médium-écrivant. Deux ou trois d'entre nous mettaient une main sur la table, « pour lui donner de la force », disait-elle. Nous y placions une feuille de papier sur laquelle reposait la sienne tenant un crayon ; et tandis qu'elle continuait à prendre part à la conversation des personnes entourant la maîtresse de maison, qui venait au guéridon seulement si on était trop peu nombreux, ou si un « esprit » de sa connaissance se manifestait, le crayon traçait la réponse sans que Mlle Marthe en eût conscience, et s'en occupât. Elle écrivait vite, bien que toutes ces réponses fussent d'écritures différentes, et parfois même dans des langues qu'elle ignorait. C'est ainsi qu'elle en a écrit en hébreu, que nous avons dû soumettre à un rabbin, et qui ont présenté un sens parfaitement adapté à la question posée. Lorsqu'une personne présente voulait formuler une question personnelle, elle le faisait à voix très basse, les lèvres contre la table, ou même en la concevant mentalement avec volonté de transmission ; le crayon courait sur le papier, et celui-ci était remis à l'intéressé sans avoir été lu, en sorte qu'il demeurait secret.

Beaucoup d'esprits disaient ne pouvoir communiquer par ce procédé. Quant à Mlle Marthe, la faculté de médium-écrivant lui était devenue si complètement inhérente, qu'il lui arrivait fréquemment, ainsi qu'elle me l'a dit, et répété maintes fois en

ma présence à d'autres, de ne pouvoir s'y soustraire. Seule dans sa chambre ou au salon, elle se sentait invinciblement poussée à prendre un crayon et du papier, et à écrire quelque communication, le plus souvent à transmettre à Mme ou Mlle D... qui n'étaient pas médiums. Ceci ne la contrariait pas. Mais lorsqu'elle était à écrire, soit un travail pour son élève, soit sa correspondance privée, fréquemment elle perdait la gouverne de sa main, qui traçait involontairement, et sans qu'elle pût résister, quelque communication spirite. Elle s'était d'abord opposée de toutes ses forces à cette impulsion, qui l'obligeait, lorsque le libre usage de sa main lui était rendu, à recommencer toute la page ; mais elle avait dû y renoncer, et lorsque je l'ai connue, elle en avait pris son parti, cédant docilement à cette inspiration étrangère « dont le but », nous disait-elle, « était toujours louable en cas pareil, soit pour elle, soit pour les autres, ce qui la dédommageait de sa contrariété. »

D'autres fois l'entité qui se manifestait se disait esprit de mouvement ; et alors se produisaient des faits qui mettaient tout le salon en désordre. Il suffisait que Mlle Marthe touchât du bout du doigt un meuble quelconque pour qu'il s'animât. Les chaises fuyaient sous sa main, de grandes tables chargées de livres et portant une lampe allumée se soulevaient sur un pied et s'inclinaient presque horizontalement sans que rien fût dérangé, la flamme brûlant dans le sens pris par le verre de la lampe, et l'huile ne se répandant pas. Des fleurs changeaient de place sans contact ; les rideaux, dans le salon, bien fermé cependant, s'agitaient comme dans un courant d'air. Un soir, je m'étais trouvé seul des expérimentateurs, avec ces dames. Dans le fond du salon, était un vaste divan à la turque, et, au-devant, un très beau guéridon ancien en ébène massif, d'en-

viron un mètre et demi de diamètre, supporté par un pied robuste, sculpté en forme de quatre énormes pattes de lion. Le meuble devait peser à lui seul peut-être cent kilos. Nous le débarrassâmes de tout ce qu'il portait, et Mlle Marthe, Mlle D... et moi, en ne plaçant *sur le dessus* qu'un seul doigt chacun, le faisions courir dans le salon, lorsqu'il s'est tout à coup soulevé aussi haut qu'il le pouvait sans que le bout de nos doigts en quittât le dessus ; nous pûmes ainsi lui faire faire, sans aucune sensation de poids, le tour du salon, les pieds presque à la hauteur de nos yeux ; et finalement, nous trouvant devant le divan, à plus de deux mètres de distance, Mlle D... dit à haute voix : « Pouvons-nous le lancer sur le divan ? » Immédiatement nous sentîmes un balancement comme celui que l'acrobate imprime à son trapèze pour s'élancer à travers le vide ; et après quelques oscillations de plus en plus larges, l'énorme masse, par le mouvement même de l'acrobate, abandonnant nos doigts qui restèrent en l'air, alla tomber sur le divan sans que rien fût brisé.

Je suis resté bien près de deux ans à X... et puis estimer à plusieurs centaines les « séances » auxquelles j'ai pris part. Rien n'était jamais préparé; tout se passait ouvertement, sans accessoires d'aucun genre. Mlle Marthe lisait dans la première glace venue les faits qui se passaient dans ma propre famille qu'elle ne connaissait pas, dont elle ignorait même la composition, me décrivant les personnes, les maisons, les jardins, les visiteurs accidentels que je reconnaissais à coup sûr, tellement elle voyait avec précision, mais dont j'apprenais par elle la venue chez telle personne. Je vérifiais par correspondance et tout se trouvait parfaitement exact. A l'aide des tables elle m'a fait parfois savoir la veille ou l'avant-veille de leur arrivée le

sens de lettres privées ou de service attendues avec impatience. Et tout cela se passait aussi facilement le jour que le soir et toujours en pleine lumière, soit du jour, soit de pièces luxueusement éclairées. Je dois mentionner en dernier lieu une circonstance drôle, et qui nous amusa beaucoup. Un soir d'été, Mme D..., qui était au moment de s'absenter pour quelques semaines, nous avait invités à dîner deux autres adeptes et moi. Nous étions huit à table, son mari et un de ses fils étant venus en congé la voir avant son départ pour les eaux. Peu de moments après le potage, la table, toute chargée, se mit à voyager dans la salle. Nous dûmes tous nous lever et faire place au mouvement, tandis que le maître d'hôtel, qui passait un mets à ce moment, suivait machinalement, son plat en mains, mais sans surprise, ayant déjà été témoin de singularités de ce genre dans la maison. On ne pouvait songer à demander le sens de cette manifestation à la table même, montée sur plusieurs pieds et couverte de tous les accessoires du repas. Mme D... nous dit qu'il fallait aller au petit guéridon et poser la question. Nous nous y rendîmes tous. La communication s'établit de suite et l'esprit se déclara impatient de nous donner une séance.

Il semblait gai et de bonne humeur, et le guéridon était secoué par des mouvements reproduisant fort exactement ceux du rire. Nous le priâmes de vouloir bien nous laisser achever le repas, ce qu'il consentit à nous accorder, et rendez-vous fut pris pour aussitôt après. Nous eûmes ce soir-là une des séances les plus fantastiques et les plus animées que j'aie vues.

J'ajoute un dernier trait à la puissance médianimique extraordinaire de Mlle Marthe. Lorsqu'elle voulait agir seule, elle se fatiguait, il est vrai ; mais il suffisait que deux ou trois personnes présentes,

non douées de médiumnité, joignissent une main chacune à la sienne sur le meuble récepteur pour qu'elle pût continuer à agir des heures entières à peu près sans aucune lassitude. Certaines séances, et des plus remarquables comme dépense de force, ont duré jusque trois et quatre heures sans aucune interruption ; elle s'asseyait gaîment ensuite à la table du léger souper terminant les soirées qui s'étaient prolongées exceptionnellement tard, et prenait part à la conversation aussi librement que si de rien n'était ; la seule différence, m'a-t-elle dit souvent, était dans le besoin de dormir plus longtemps, en sorte qu'elle modérait sa complaisance, ou même refusait de prendre part aux évocations, lorsqu'elle prévoyait la nécessité de se lever de bonne heure. Nous tentions bien alors de faire parler la table sans elle ; mais je dois dire que nous n'arrivions à peu près à rien.

Je suppose le lecteur assez au fait des circonstances exceptionnellement simples, et empreintes de toute garantie de bonne foi, dans lesquelles se sont poursuivies pendant une période de temps aussi prolongée les innombrables séances auxquelles j'ai pris part, pour pouvoir maintenant aborder le côté psychologique, sans crainte de voir taxer mes observations d'illusions ou mes conclusions de hâtives.

Sauf d'assez rares exceptions, les habitués n'appelaient guère en communication un esprit plutôt qu'un autre. Ceux qui donnaient le nom de personnes ayant été connues de l'un ou de plusieurs d'entre nous surgissaient spontanément le plus souvent, et je ne tardai pas à être ainsi distingué par la table. Mais pendant quelque temps, ceux qui se réclamaient de moi et « venaient pour moi » étaient de simples connaissances ne subsistant dans mes souvenirs que confusément, lorsque, à peine entrevues, elles n'étaient pas complètement oubliées.

J'écrivais, sur les indications données, pour vérifier si les faits allégués étaient exacts, et lorsque j'ai pu obtenir cette vérification ils se sont trouvés justes. J'en relaterai un cas particulièrement caractéristique.

J'avais été chargé, deux ou trois ans auparavant, d'aller étudier une affaire dans une ville voisine de la frontière de France, et m'étais trouvé dans le cas d'avoir recours à une administration locale. Le chef de service appela un jeune expéditionnaire et lui dit de chercher le dossier et de me le communiquer. Je remarquai sur le moment que ce jeune homme paraissait phtisique, mais n'y avais plus pensé ensuite.

D'autre part, le dimanche suivant, avaient lieu aux environs des courses auxquelles j'allai assister avec un compatriote fixé dans le pays. Au retour, dans la foule compacte qui encombrait le quai de la gare, au moment où nous allions monter en wagon, se trouva près de nous une jeune fille ayant l'air très modeste, et très affarouchée par un groupe d'étudiants qui, la voyant seule,la poursuivaient de trop près. Nous la fîmes prestement monter dans notre compartiment, et ses persécuteurs avaient dû battre en retraite. Elle nous dit alors que la foule l'avait séparée de ses parents et nous remercia beaucoup. Le quai dégagé, ces derniers, en effet, l'aperçurent, et après avoir été mis au fait, joignirent leurs remerciements aux siens. Autre incident qui était complètement sorti de ma mémoire. J'avais, de plus, toujours ignoré une corrélation entre les deux.

Or, un soir, la table s'anima « pour moi ». L'esprit donna un nom allemand qui ne me disait absolument rien ; et sur une demande d'explication, déclara être le jeune expéditionnaire phtisique. Il m'avait trouvé courtois dans notre unique entrevue,

ajouta-t-il, et cette impression favorable s'était doublée d'une reconnaissance profonde lorsque j'eus préservé avec mon ami sa fiancée des insultes d'étudiants ivres au retour des courses. Il me raconta qu'il était mort de la poitrine peu après, et que sa fiancée, renonçant au mariage, s'était depuis dévouée à sa vieille mère, que sa mort laissait seule au monde.

J'écrivis pour demander ce qu'il en était. Il me fut répondu que les faits étaient exacts. Il y avait donc eu dans ce cas, comme dans plusieurs autres moins frappants, suppléance aux défaillances complètes de ma mémoire, et information de faits véritables, mais absolument ignorés de moi et des personnes présentes.

Soit pour moi, soit pour d'autres de nos compagnons, ces informations, les unes rappelées, les autres révélées, étaient fréquentes.

J'étais cependant surpris d'une chose : ces visites représentaient assez souvent des personnes de la famille ou de l'intimité de la maison ou de notre médium. Sous le nom d'un oncle de Mme D..., mort quelques années auparavant en laissant la réputation d'un homme étincelant de saillies, de bons mots et de réparties, la table nous faisait de temps en temps passer un moment de folle gaieté, et parfois cet esprit se laissait évoquer à volonté. Par contre, les Italiens et moi étions beaucoup moins favorisés par nos anciennes amitiés, et surtout par les membres disparus de nos familles respectives. Je reviendrai plus loin sur cette singularité.

Je n'avais pas tardé à m'intéresser tout particulièrement à la doctrine pouvant résulter des conversations de nos esprits visiteurs. Ceux qui se laissaient amener à ce genre de communications étaient assez rares ; de plus, les conditions de nos séances ne se prêtaient guère, par la composition du milieu,

à des considérations philosophiques et religieuses. Il n'était donc pas toujours facile de diriger dans ce sens la conversation typtologique. Seule, Mlle Marthe, qui connaissait et comprenait mieux que les autres adeptes ma curiosité pour cet ordre d'idées, en favorisait la recherche ; et avec son concours, je pus recueillir un certain nombre d'exposés de doctrine. Il ressortit de cette enquête les grandes lignes des « éléments de foi » que j'ai plus tard retrouvés exposés dans Allan Kardec, sauf sur un point que je note ci-dessous.

1° Dans les termes les plus mesurés et les plus respectueux, il faut le reconnaître, la table a constamment nié la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le proclamant seulement le plus grand des moralistes.

2° Nous n'avons pas posé la question de sa présence réelle dans l'Eucharistie ; la différence de religion des habitués ne l'eût pas permis. Mais j'offrais systématiquement de faire dire des messes pour celles des âmes qui se réclamaient de moi dans leurs visites, et d'une façon ou d'une autre, assez souvent avec une véritable brutalité, presque toujours avec vivacité, mon offre était écartée, ce qui équivaut à mes yeux à une négation catégorique, aucun des esprits n'ayant accepté.

3° La pluralité des existences d'une même âme se perfectionnant d'incarnation en incarnation jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à un état suffisamment pur pour s'élever aux régions supérieures, où elle n'est plus en communication avec nous et jouit du bonheur céleste, a été constamment présentée comme le dogme essentiel.

Dès lors négation du purgatoire et de l'enfer, et certitude pour toutes les âmes de parvenir à l'empyrée, plus ou moins rapidement. Où la théorie qui nous a

été constamment exposée et maintes fois confirmée par de nouvelles communications diffère de celle d'Allan Kardec, c'est : (*a*) que d'après notre table, les premières incarnations d'un esprit animent toujours un animal, point qu'Allan Kardec ne mentionne pas, et (*b*) que la régression à cet état inférieur à celui déjà acquis par une âme dans de précédentes incarnations humaines, en punition de l'une de celles-ci mal employée, est une punition fréquente, alors qu'Allan Kardec enseigne le contraire (1).

A l'appui de ces deux traits, nous avons maintes fois demandé à la table des « biographies d'âmes ». Toutes commençaient par la désignation de l'animal ayant précédé la première incarnation humaine. Pour ma part, il m'a été uniformément affirmé que j'avais été tout d'abord un mouton. L'espèce ne semble pas, d'ailleurs, être en rapport avec ce que sera l'âme ultérieurement, car malgré ce début essentiellement pacifique, ma première incarnation humaine, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, aurait fait de moi un brigand de grand chemin d'une férocité à toute épreuve ; au XVI[e] siècle mes progrès étaient grands déjà, car mon âme aurait animé le corps d'un des fidèles des Valois. L'une des plus charmantes femmes de notre cercle à X., tout d'abord truie, ensuite fille publique pendant plusieurs existences, où elle était graduellement montée du rang de pierreuse à celui d'une élégante émule d'Aspasie, avait pu depuis lors atteindre le rang élevé et respecté qu'elle occupait alors, etc. Quant à la régression pénale, elle nous a été bien des fois affirmée, mais une fois, notamment, de façon bien drôle. Un jour où la question était sur le tapis, je

(1) *Le livre des Esprits*, paragr. 193 (5[e] édition, Paris, Didier et Cie, 1861, in-12, page 84).

demandai en plaisanterie si un grand chien, remarquablement intelligent et doux, que j'avais depuis plusieurs années, n'était pas dans ce cas ? A notre étonnement, la table répondit le plus sérieusement du monde, presque solennellement, qu'il avait déjà traversé plusieurs vies humaines, mais que dans la dernière, où il avait été notaire, il avait volé et ruiné ses clients et expiait ce crime par une réincarnation dans une espèce animale.

Il faut noter aussi que dans ces biographies d'âmes, il ne nous a jamais été dit que les esprits aient animé successivement des corps de sexe différent. Toutefois, comme nous n'avons point songé à poser la question, je ne puis dire si, sur ce point encore, nos révélations contredisent Allan Kardec (1).

Il y avait environ un an que j'étais devenu l'habitué presque quotidien du guéridon. J'avais déjà réuni des notions assez précises sur ces grands traits de la doctrine spirite, mais sans autre sentiment que le désir de m'informer de théories nouvelles pour moi, lorsqu'un jour j'eus à éprouver une émotion profonde.

Un malheureux ami d'enfance, auquel tout dans la vie semblait sourire, s'était laissé entraîner sans préparation technique, sans appuis suffisants dans la finance, à chercher dans les jeux de bourse la réparation de quelques brèches imprudemment faites à ses capitaux. Excité par des bénéfices sur de petites opérations conduites avec prudence, il n'avait pas tardé à être pris du vertige de la spéculation. A l'insu des siens il tenta des coups gigantesques, et au matin d'une liquidation dans laquelle sombraient sa fortune et en grande partie celle de sa

(1) *Ibidem*, paragr. N° 201 (p. 88.), où il est affirmé que les esprits n'ont point de sexe et peuvent animer successivement des corps de chacun d'eux.

jeune femme, il avait été trouvé dans sa chambre la tempe trouée d'une balle.

Cette fin banalement dramatique m'avait surpris, autant que douloureusement atteint dans une de mes plus anciennes amitiés. Je n'en avais rien dit cependant à X. Le silence convient seul à certains désastres.

A cette époque, nous avions été fréquemment visités par un esprit qui donnait ainsi son nom : « Monsieur Henry », et dont la conversation avait été particulièrement intéressante et fructueuse sur les dogmes spirites. Profitant de la facilité de poser à la table des questions à voix basse, je lui avais demandé quelque temps après ce malheur s'il connaissait mon pauvre ami, et sur sa réponse affirmative, m'étais enquis de savoir s'il pourrait venir. Peu de jours après, la commission était faite, me dit-il.

Une quinzaine se passa, lorsqu'un soir, après quelques communications sans intérêt spécial, du moins pour moi, la table s'anima de nouveau. Habituellement je ne gardais de nos séances que des mnémoniques très laconiques, et seulement sur les plus intéressantes. Pour celle-ci, j'ai écrit quelques minutes après un petit compte rendu détaillé, et ne puis mieux faire que de le transcrire ici :

28 mars 18... — « Amédée est gai » (1). Puis la table s'est penchée vers moi. — « T'ai-je connu ? » — « Oui. » — « Veux-tu te nommer ? » Pas de réponse. — « Veux-tu dire un mot qui te fasse reconnaître de moi ? » — « Suicide ». — A ce moment on m'a laissé seul avec Mlle Marthe, dont il avait déclaré le fluide nécessaire en la priant de ne pas compter. — « As-tu quelque chose à me dire ? » —

(1) N'ayant rien dit de mon chagrin, et ne m'attendant pas à l'émotion que j'allais avoir à éprouver, je plaisantais en effet lorsque le premier mouvement se fit sentir.

« Oui. Sois bon pour ceux que j'ai laissés. Prie pour moi » (1). Je lui ai dit que je le lui promettais : que je le lui avais promis dès le jour de sa mort, et que je priais tous les jours pour lui. Et pendant tout ce temps, la table se penchait toujours vers moi et se mettait littéralement dans mes bras. Je lui ai demandé à plusieurs reprises s'il n'avait pas de communications précises à me faire ? S'il connaissait ce qui me préoccupe en ce moment (2) ? Le mouvement de la table a été le même, et toujours elle revenait dans mes bras. S'il voulait des messes ? et la table est revenue vers moi d'un mouvement absolument empreint de respect en même temps que de tendresse. Enfin elle a dit d'elle-même « adieu », puis m'a encore longuement caressé, s'est redressée et est restée inerte.

Pendant cette communication, je n'avais pu cacher mon trouble douloureux. Je pris congé, chacun me serrant la main en silence comme au bord d'une tombe qui vient de se refermer, et, rentrant chez moi, j'écrivis aussitôt la note ci-dessus pour n'oublier aucun détail. A ce moment, je l'avoue, j'étais à peu près complètement disposé à ajouter foi à l'identité des esprits avec l'âme dont ils assument le nom. Je me sentais envahi cependant, même pendant la communication, et plus encore pendant que j'en reconstituais le récit, par un sentiment de vague, d'imprécision, qui me surprenait.

(1) J'ai cherché depuis dans Allan Kardec ce que peut être la prière pour les morts, du moment où la foi spirite n'admet ni l'application aux défunts des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ et du fonds de miséricorde dit dans le *Credo* « la communion des saints », ni leur avancement par ce moyen. Je crois pouvoir inférer du paragr. 323 du *Livre des esprits* que « prier pour les défunts » leur donne la satisfaction (assez platonique il me semble) de savoir que les leurs pensent encore à eux.

(2) Une question importante pour mon avenir était alors en suspens.

Je ne dormis guère cette nuit-là, et je pus reprendre sous toutes ses faces et dans tous ses détails, l'un après l'autre, l'examen minutieux des circonstances du fait. Plus je m'y appliquais et plus ce malaise intellectuel grandissait en moi. Je ne retrouvais pas le faire du défunt. Certes l'attendrissement était bien dans l'ordre ; mais la façon presque mignarde dont il s'était manifesté n'était aucunement dans son caractère. Plein de cœur, mais hardi jusqu'à la témérité, décidé, parfois il faut le dire jusqu'à la présomption qui avait peut-être été son défaut le plus saillant, et qui, l'ayant privé souvent du sang-froid nécessaire à se diriger dans la vie, avait été pour beaucoup dans la catastrophe finale, j'avais pu l'entourer d'affection dans les plus profondes douleurs de sa vie,et je ne retrouvais pas sa manière de souffrir. Tout ceux qui ont pratiqué avec quelque suite le maniement du léger trépied spirite, savent avec quelle exactitude et quelle perfection de mimique les mouvements de ce petit instrument des esprits se modèlent sur les sentiments affectés par celui qui pour lors le possède, et si je n'avais connu le défunt que superficiellement, j'aurais jugé, comme cela m'était toujours arrivé précédemment avec ceux qui s'étaient réclamés de moi, l'analogie saisissante. Mais pour la première fois où je me trouvais avoir connu le sujet à fond, comme un autre moi-même pour ainsi dire, si la pièce avait été admirablement jouée,je le reconnaissais, elle n'était que rapprochée de la vérité, et non la vérité même.

Le défunt avait été, lui aussi, chrétiennement élevé et il n'avait pas perdu tout sentiment de foi. Tout en me demandant de « prier pour lui » il avait cependant, comme tous nos esprits, écarté l'idée des messes de morts. Parmi ces derniers, les uns l'avaient repoussée doucement — je dirai, pour rendre

exactement ma pensée, poliment — les autres brutalement. La façon dont mon ami l'avait fait contrastait absolument avec son caractère. En cas semblable il n'eût pas été dans sa manière de biaiser par une apparence de respect. Sa mimique eût trahi, suivant les cas, soit le sentiment d'un désespéré si, par suite de damnation, les messes ne pouvaient plus adoucir ses peines, soit une répulsion catégorique si, en supposant vraie la doctrine spirite, la messe étant dès lors inefficace pour tous les trépassés, son âme eût dû se convaincre, en arrivant dans l'au-delà, qu'elle avait vécu dans l'erreur ici-bas.

Je ne pousserai pas plus loin l'analyse d'une des méditations les plus approfondies et les plus angoissantes de ma vie. Qu'il me suffise de dire qu'après l'avoir poursuivie pendant plusieurs jours avec la persistance d'une obsession, et l'acuité que la pratique des affaires donne à l'étude sous toutes les faces d'un problème compliqué et ardu, j'en arrivai à des conclusions diamétralement opposées aux impressions du premier moment. Pour ce qui est de mon pauvre ami, je repris toute confiance en la miséricorde divine, car s'il est de foi, d'une façon générale, qu'il y a des damnés, il est interdit d'affirmer, ou même de concevoir en son esprit, que telle âme soit réprouvée, fût-ce celle d'un suicidé ou du plus grand des criminels, un simple éclair de repentir pouvant l'avoir tirée de l'état de péché mortel à l'instant même de la mort. Quant à la question de l'identité des esprits, toujours débattue, et toujours aussi éloignée d'une solution pour ceux qui ne se rallient pas à la négation catégorique que lui oppose le catholicisme, l'incident, peut-être calculé pour m'en convaincre et qui, au premier abord, y avait presque réussi, m'apparut au contraire sous le jour d'une tragédie bien conçue, bien jouée, mais recelant au fond tous les éléments de doute, d'inexac-

titude, d'artifice artistique, que le plus grand des acteurs jouant la scène la plus parfaite du plus grand génie dramatique, ne saura empêcher de surgir après coup dans l'esprit du spectateur, quel que complètement illusionné, maîtrisé, asservi par le double génie de l'auteur et de l'acteur qu'il ait été pendant la représentation.

N'en était-il point ainsi dans toutes les communications spirites ? L'identité qui nous semblait à tous incontestable dans le grand nombre d'occasions où nous avions cru pouvoir l'admettre, étant donnée au reste l'attention très superficielle, comme tout ce, qui est mondain, que nous apportions à nos expériences et à nos évocations, mais qui ne résistait pas à l'examen approfondi d'un cas où j'avais en mains tous les éléments de contrôle, n'était-elle pas un simple prestige ? Ma foi, d'ailleurs, à cette époque de ma vie assez négligée, il me faut le confesser, avait pu, me semblait-il, rester hors de cause dans des investigations où je n'avais vu jusqu'alors qu'une simple curiosité, une innocente distraction. Le « jeu familial » m'apparut au contraire sous un jour nouveau et infiniment sérieux et grave. L'un des traits constatés dans mes observations antérieures, l'éloignement pour les messes de *requiem* et par conséquent pour l'Eucharistie, s'imposa dès lors à mes réflexions comme caractéristique. J'avais fait cette offre de messes plus particulièrement aux esprits assumant le nom de personnes que j'avais connues. Indépendamment de mon ami, il en était dans le nombre que je me rappelais avoir vu assister comme moi à la messe les dimanches. Elles ne pouvaient donc en témoigner de l'horreur. J'ai appuyé déjà sur la tenue correcte que les esprits observaient dans le salon de Mme D... Or, catholiques et schismatiques vénèrent également la messe. Quant aux protestants, sans admettre tous la présence

réelle, tous ont gardé l'Eucharistie, le « sacrement » suivant le terme employé par eux, tout au moins comme figure du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tel était le cas de Mlle Marthe, qui appartenait, si mes souvenirs sont exacts, à une confession calviniste. La répulsion pour l'Eucharistie, très souvent brutalement témoignée, était donc le seul manquement à cette correction par ailleurs impeccable de langage et d'allure qui me frappait chaque jour, car elle était de nature à choquer tous les habitués sans exception. Cette dérogation n'était-elle pas inhérente à la nature même de nos esprits visiteurs ? En ce cas ils ne pouvaient être en réalité que du nombre des anges déchus.

Je résolus donc de poursuivre mes investigations dans ce sens. Mais je ne m'embarquai pas dans cette tâche à la légère. Mes réflexions de ces derniers jours m'avaient, je viens de le dire, mis en garde contre les moyens d'information incroyablement étendus des esprits. Mes expériences antérieures me prouvaient que toute pensée écrite, parlée ou mise en acte patent était par ce seul fait à leur disposition, tandis que la pensée non trahie par un de ces moyens semblait leur rester cachée, mon entrevue avec l'âme soi-disant de mon pauvre suicidé l'établissait. D'autre part l'attitude de notre habitué le bibliophile italien, que la table ignorait constamment, ne mettait jamais en cause, opposée aux essais de transmission de pensée à l'esprit présent qui avaient toujours réussi, me firent supposer que le for intérieur n'est à la disposition des esprits que s'il y a volonté de les autoriser à le pénétrer ; qu'une pensée, un projet, gardé strictement mental en ayant grand soin de ne le trahir par aucun acte et de *vouloir* énergiquement le leur céler, ne pourrait pas être pénétré par eux. Je résolus donc de me garder fidèlement à moi-même l'engagement d'en

agir ainsi, et dans la mesure où le permettraient les circonstances mondaines, dès lors frivoles, où avaient lieu nos séances, de mettre à profit toutes les occasions de vérifier les principales questions qui s'étaient dressées devant moi : Les esprits visiteurs sont-ils les âmes de trépassés, ou des démons qui les imitent ? En ce dernier cas, dans quelle mesure la Providence leur permet-elle d'user de cette apparence ?

Dès lors je multipliai d'une part, autant que possible, au cours de manifestations que je n'avais point provoquées moi-même, les questions tendant à faire préciser la doctrine spirite telle que je l'ai résumée ci-dessus. D'autre part, jusque-là, une certaine répulsion m'avait empêché *d'évoquer* moi-même. Je saisis au contraire avec soin les occasions où je pourrais, sans faire naître l'ennui chez les autres habitués, provoquer l'évocation de tel ou tel défunt dont les circonstances de vie et de dispositions au moment de la mort m'étaient connues. Bien des fois, même, profitant de l'habitude prise de causer à voix basse avec la table en présence les uns des autres, je demandais la venue d'un esprit que j'indiquais, sans que le médium et les autres personnes lui prêtant leur force s'en fussent aperçus. J'avais grand soin également, en présence de la table et avec nos compagnons, de jouer mon rôle de spirite de plus en plus croyant (1). Après plusieurs mois de cette politique, si j'ose ainsi parler, je dus me convaincre que la réussite des évocations était soumise à des différences frappantes.

(1 Les commentateurs des Evangiles nous disent que Satan, lorsqu'il tenta Notre-Seigneur, ne savait point encore s'il était vraiment le Messie. Il n'est donc pas omniscient, et partageait la croyance générale qu'il était le fils du charpentier Joseph. — « *Si parva licet componere magnis,* » je faisais, en bien petit, l'expérience de maintenir dans l'ignorance de mon dessein les esprits inférieurs sur lesquels il règne.

1° Celles des personnages historiques qu'aucun de nous n'avait connus étaient faciles à provoquer. Par contre, elles étaient loin d'être toujours sérieuses, et la tenue, les discours du guéridon, contrastaient maintes fois avec la valeur morale, scientifique ou intellectuelle du nom assumé ; et, même d'allure élevée, gardaient quelque chose de poncif, de banal, de « déjà lu », ne laissant subsister qu'un sentiment de déception. Elles n'ont donc pas de valeur à mes yeux (1).

2° Celles faites sous le nom de personnages que j'avais, ou que l'un de nous avait personnellement connus, étaient remarquablement plus *soignées*, mais elles ne relataient que des faits, des paroles, ou des dispositions d'esprit qui avaient été notoires autour d'eux, en quelque sorte, si je puis ainsi parler, passées dans le domaine public, et qui, par conséquent, pouvaient être connues des démons mieux encore que de nous. En effet, leur intelligence et leur perspicacité d'anges, bien que déchus, restent infiniment plus subtiles et déliées que celles de l'homme, et ils disposent d'informations à volonté universelles dans le passé, le présent et l'espace. Aucune de ces entrevues n'a contredit les réflexions

(1) Les livres et revues spirites ont reproduit maintes fois des communications de ce genre, sans respecter Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Or, leur portée philosophique ou religieuse m'a toujours semblé empreinte d'une déplorable banalité, très au-dessous, tout au moins, de ce que l'on eût pu attendre du nom donné. — Un célèbre spirite provençal, outre un assez grand nombre de publications en partie inspirées par les esprits, a luxueusement édité : *L'Iphigénie de Racine, tragédie en cinq actes, revue par le Baron de Senez avec le concours de l'esprit de Racine* (Aix, Remondet-Aubin, 1864, grand in-8°). Plein de bonne foi, il donne le texte original en regard du texte amendé. Loin de moi la pensée de m'ériger en critique littéraire. Je n'exprimerai qu'une simple opinion personnelle : c'est que le baron nous a donné une modernisation de la tragédie, bien moins savoureuse à mes oreilles que l'œuvre remontant à la vie terrestre du poète.

nées de ma conversation avec mon pauvre suicidé ; et malgré l'attention scrupuleuse que j'apportais à relever les moindres traits pouvant les modifier, aucune n'a dépassé en profondeur le niveau d'une « pièce bien faite et bien jouée ».

De plus, celles-ci semblent avoir obéi, quant à leur production, à quelques règles significatives à mes yeux :

a) Je n'ai jamais pu obtenir d'évocation sous le nom d'une personne décédée pieusement à ma connaissance, munie de tous les sacrements de l'Eglise, et dont le salut ne saurait faire de doute.

b) Je n'ai pu obtenir que difficilement et rarement celle de catholiques ayant vécu fort librement, à moins qu'ils ne fussent morts dans des circonstances publiquement regrettables.

c) J'en ai obtenu fréquemment, et souvent immédiatement, des catholiques suicidés ou morts publiquement dans l'impénitence, et des non-catholiques, avec lesquels mon métier m'avait donné mille occasions de vivre et de me lier.

Je disais plus haut que les habitués italiens du guéridon étaient, comme moi, beaucoup moins visités par les esprits animant notre meuble que ceux qui étaient schismatiques ou protestants, fait à rapprocher de mes deux dernières catégories. Les Italiens, même non pratiquants, sont en effet catholiques en immense majorité, et dès lors, sinon eux personnellement, tout au moins les leurs sont à mes yeux protégés contre l'emploi de leur nom.

Lorsque survint la manifestation qui, par son caractère si douloureusement émouvant pour moi, a imprimé à mes observations une tournure plus réfléchie, il y avait, je l'ai dit, un an environ que j'étais devenu un fervent des séances. Dans la nouvelle disposition d'esprit où j'avais été jeté brusque-

ment, j'étais devenu un habitué bien plus fidèle encore. J'ai donc pu, de même, employer près d'un an à compléter mes observations antérieures, à les coordonner, et à établir ces catégories, ainsi que les grandes lignes de la théologie spirite exposées plus haut. Je dois ajouter que le secret absolu que j'avais jalousement gardé en moi-même de la pensée qui me guidait dans cette tâche, me paraît avoir réussi. Pendant ce laps de temps prolongé pendant lequel, sous les dehors d'un amusement, comme auparavant, j'apportais la curiosité la plus intense et l'âpre recherche de notions aussi exactes que possible, aucun mot, aucun fait, aucun doute émis par nos esprits visiteurs n'a jamais décelé qu'ils eussent percé à jour, ni même pressenti, l'idée mère qui m'avait rendu plus assidu que jamais. En ce qui me concerne, j'ai donc pu conclure que l'ignorance du for strictement intérieur est pour eux invincible.

Je quittai X. avec grand regret, profondément peiné de me séparer du petit groupe qui m'avait reçu avec tant de bonté, m'y avait rendu la vie si douce, et avait été — certes sans s'en douter — l'occasion d'une transformation mentale, d'un retour raisonné aux idées religieuses, qui a exercé sur ma vie une influence des plus salutaires. Malgré ma curiosité de continuer mes observations, je ne voulus pas, en France, adhérer à quelque société spirite, ce qui eût impliqué une sorte d'affiliation à laquelle je répugnais, on le comprendra après avoir lu ce qui précède ; et je ne pus trouver dans mes relations personnelles l'équivalent du salon de Mme D... Je restai donc quelque temps sans rien pouvoir ajouter aux notions acquises. Je lus Allan Kardec, et n'y trouvai rien qui fût de nature à modifier mes conclusions, me bornant à y relever les quelques divergences de doctrine indiquées plus haut. Je gardais cependant la curiosité, non de rechercher les séances

des professionnels, intéressantes seulement si l'on est à même d'exercer un contrôle sévère, mais d'assister aussi accidentellement que possible aux exercices de la *religion spirite.*

Je comptais, pour réaliser ce désir tout en gardant ma pleine indépendance, sur quelque voyage au loin, éventualité que mon métier rendait possible à tout moment. Mon attente ne fut pas trompée. Envoyé à quelque temps de là pour une courte mission professionnelle dans une ville américaine où je ne devais séjourner que peu de semaines, je pus me faire conduire en visiteur par des affiliés à un des principaux « clubs spirites », qui y étaient assez nombreux.

La société en était mêlée ; toutes les classes y étaient représentées. Les réunions étaient donc propices aux observations, et tout d'abord je retrouvai le trait noté plus haut, d'une merveilleuse adaptation des phénomènes au milieu où ils sont appelés à se produire. Alors que dans le salon de Mme D... les manifestations de toute nature, même brutales comme le coup de guéridon de Victor-Emmanuel sur mon poignet et les refus de messe, ou follement enjouées comme les soirs où les plus gros meubles voltigeaient au bout de deux ou trois doigts, restaient impeccablement correctes de langage, le ton était tout autre ici.

La table *prêchait* les convaincus et les hésitants, prescrivait des traitements à de nombreux malades qu'elle était loin de guérir toujours, et parlait un langage qui, s'il était toujours solennel, n'était pas toujours absolument châtié. Après ces préliminaires l'un des assistants ne tardait pas, d'après l'expression usitée, à « entrer en possession ». La victime, transformée, les yeux fermés ou vagues, se levait et commençait un discours sur un sujet religieux que la sonorité de la langue espagnole et la

singularité des circonstances concouraient à faire juger à la fois éloquent et persuasif. Mais je n'en ai vu aucun parvenir à la péroraison, et se terminer normalement. Au milieu d'une phrase, d'un mot, l'orateur était tordu et renversé par une crise soudaine en apparence nerveuse ; il se roulait à terre dans une convulsion violente, écumant et bavant, bousculant dans ses contorsions chaises et auditeurs. Ceux-ci se précipitaient à son secours, le maintenant, le calmant et finalement le portant sur un lit de repos, où on le soignait avec vénération, jusqu'au moment où il avait recouvré la possibilité d'être reconduit à son domicile. Passe encore lorsque l'adepte « entré en possession » était du sexe mâle, dont le costume sauvegarde les convenances en cas pareil. Mais il n'en était pas toujours ainsi, et les vêtements, d'ailleurs légers, vu la chaleur du climat, que les mouvements convulsifs et violents des quatre membres ne permettaient pas de maintenir, ne voilaient à peu près plus rien aux nombreux assistants.

L'une des victimes de la possession surtout m'a laissé un souvenir indicible de hideur et d'indécence. Vieille et décharnée, vêtue d'une chemise graisseuse et d'un jupon rapiécé, un fichu effiloché sur les épaules et un petit mouchoir sale sur ses cheveux gris, elle était restée jusque-là ratatinée sur une chaise, perdue dans une sorte d'extase. Lorsque « l'esprit s'empara d'elle », l'un de mes introducteurs me dit à voix basse : « Attention, c'est une de nos plus extraordinaires inspirées ». Véritable matérialisation des vieilles sorcières peintes par Breughel d'Enfer, mais dans la vie courante cuisinière d'une gargotte de matelots au vieux port, cette mégère parla avec un talent étrange et une vigueur inattendue sur la douleur d'une âme ayant mal employé sa dernière incarna-

tion, décrivant et mimant ses désespoirs à la pensée que ses épreuves sont prolongées avec une perfection scénique de plus en plus effrayante, jusqu'au moment où, elle aussi, en proie à la crise finale, elle fut renversée à terre. Mettant en lambeaux ses misérables vêtements, les quatre membres agités de contorsions telles que les fidèles empressés à son secours ne pouvaient l'approcher sans danger, on dut pendant quelques moments la laisser,écumante, arracher presque les dernières lanières d'étoffe qui pendaient aux attaches de sa jupe et de sa chemise, remplacées après chaque séance par le don d'autres vieilles nippes. On l'emporta enfin, haletante et nue. Pour les nombreux assistants des deux sexes et de tout âge, ce malheureux corps, presque un cadavre desséché, tant il était décharné et squelettique, ne gardait plus rien de caché. Mais je dois à la vérité de dire que pas une plaisanterie, pas un sourire ne vint aux témoins de la scène, tous frappés d'un religieux respect et d'une vénération profonde pour « l'élue de l'esprit ».

J'ai retrouvé depuis des tableaux semblables dans les récits de l'époque des convulsionnaires du moyen âge, et dans les pièces de l'affaire du cimetière Saint-Médard, à Paris.

Il n'en faudrait pas conclure, cependant, que « l'église spirite » qui m'avait ouvert ses portes temporairement dans un but d'apostolat, ne se recrutât que dans la classe infime d'un port. J'y ai vu des adeptes des deux sexes appartenant au grand commerce et au meilleur monde de la ville. La famille qui m'y avait conduit tenait un bon rang dans la société locale, et son salon ne différait pas des meilleurs de l'Amérique latine. Je n'avais pu m'empêcher de laisser entrevoir l'incompatibilité, à mes yeux profanes, entre l'indécence publique de ces crises et une religion « moralisatrice » ; mais

me heurtant à une conviction assez profonde pour puiser dans le sacrifice de toute pudeur imposé aux « élues de l'esprit » une raison pour les vénérer plus encore, je crus devoir garder pour moi les rapprochements qui s'imposaient à mes souvenirs classiques entre la possession spirite et le culte de Bacchus et de Vénus aux temps antiques.

Fidèle à la résolution prise pour me garer de l'astuce et de la curiosité infernales des esprits visiteurs, je n'avais encore tiré de conclusions que mentalement. Tout au plus, après quelque communication particulièrement importante, avais-je griffonné en la forme la plus concise des mnémoniques ne visant que les faits matériels seuls, impossibles à raccorder sans la clef que je gardais secrète en moi-même et pour moi seul. Je lus un assez grand nombre de livres de doctrine et d'observations spirites que les deux Amériques ont abondamment produits, tant en anglais qu'en espagnol. Et les convulsionnaires américains ayant mis le sceau à ma conviction, je me promis de ne plus assister volontairement à aucun fait spirite. Je fus dès lors délivré de l'obligation de stricte impénétrabilité que je m'étais imposée.

Ces études avaient fait naître le désir de m'instruire plus complètement de la mystique chrétienne, dont je ne connaissais alors que les deux grands traits : — existence des démons, — leurs efforts pour mener l'homme au mal et à l'erreur, et par là élargir les conquêtes de Satan sur le Christ. Avant d'entreprendre ces lectures, je décidai de formuler mes conclusions, telles que me les suggéraient mes propres observations, afin de leur laisser la pleine indépendance dans laquelle elles avaient été conçues et j'ai eu ensuite la satisfaction de n'avoir rien à y changer, me semble-t-il, qui fût contraire à la foi chrétienne ; tandis que, d'autre part, ayant continué

à me tenir au courant de l'état des questions spirites, je n'ai jusqu'à ce jour absolument rien rencontré qui les ait modifiées. Je les donne ici telles qu'elles s'imposèrent à moi il y a plus de vingt ans, en les accompagnant, s'il y a lieu, de références aux faits principaux parmi ceux qui m'ont servi à les baser.

I. — *Les faits spirites sont inspirés et conduits par une intelligence d'une très grande supériorité, douée d'un remarquable esprit de suite, et dont le but est le recrutement d'adeptes.*

Alors que, nouvel arrivé, j'étais encore à peine connu de Mme D.. , la table l'invite à m'admettre dans le groupe très restreint des habitués du guéridon, c'est-à-dire à m'introduire sans réserve dans l'intimité la plus assidue de sa maison, et de sa toute jeune et charmante fille. Pendant plusieurs mois, les esprits graduent savamment leurs communications lorsque je suis présent, tandis que les jours où je ne le suis pas, j'apprends qu'il se passe des manifestations beaucoup plus saisissantes, qui ne me sont accordées que peu à peu. Celles d'esprits « venus pour moi » sous le nom de personnes que j'ai connues, se font de plus en plus touchantes, insinuant en moi la conviction de l'identité des esprits visiteurs avec l'âme dont ils assument le nom. Ce travail se poursuit pendant plusieurs mois, jusqu'au jour où le monde de l'au-delà, profitant d'un incident très douloureux pour moi, frappe un coup de nature, s'il en fût, à ancrer définitivement cette croyance chez moi par l'entrevue de mon malheureux ami.

J'ai pu, à la même époque, observer plusieurs cas de prosélytisme aussi astucieusement et prudemment conduits.

Les esprits visiteurs du club américain placent

le prosélytisme au premier rang des devoirs de ses membres.

II. — *Cette intelligence n'est cependant que supérieure à celle de l'homme, et non parfaite ni infaillible.*

Elle a failli, en effet, dans mon cas en dépassant la mesure, l'excessif de la tentative ayant fait naître les réflexions et les méditations qui m'ont permis de me ressaisir (1).

III. — *Elle dispose d'informations ubiquistes, sinon universelles. Tous les faits lui sont connus lorsqu'elle a à les utiliser ; toute pensée, toute modalité, pourvu qu'elle ait été traduite en acte, parole ou écriture, lui est livrée.*

Lettres analysées à l'avance ; petits faits intimes révélés ; écritures contrefaites ; manières, style,etc., adaptés par le guéridon aux circonstances représentées ; en somme informations minutieuses, utilisées avec une habileté scénique excessivement remarquable.

IV. — *Par contre, au rebours de Dieu qui scrute nos plus secrètes pensées, la connaissance de celles-ci et du for intérieur ne lui est accessible que s'il y a volonté ou consentement.*

Mon enquête secrète conduite sans notes écrites, et sans que je m'en sois jamais ouvert à personne

(1) J'ai lu depuis, dans des vies de saints et autres ouvrages de cette nature, qu'à la suite de tentations longuement et savamment conduites, et qui avaient amené la victime au point le plus voisin de la chute, une dernière épreuve à laquelle elle devait, semble-t-il, immanquablement succomber, l'avait au contraire révoltée assez vivement pour lui rendre la force d'âme nécessaire à tout repousser et à se replacer dans la bonne voie.

Il en est de même, au reste, dans la vie mondaine que dans la vie spirituelle. Combien d'hommes, conduits par un vice au bord de l'abîme, ne se sont-ils pas amendés par l'effroi du déshonneur vu de trop près ?

avant qu'elle ne fût définitivement close, précaution à laquelle j'attribue qu'elle n'ait pas été déjouée.

Les questions posées, lorqu'elles impliquaient la connaissance du for intérieur ou de la conscience d'une tierce personne, n'ont jamais obtenu que des réponses empreintes de la possibilité ou probabilité que chacun peut tirer de l'ensemble de la vie du sujet, mais sans aucune précision ou certitude. Il m'a été possible parfois, lorsqu'il s'agissait d'amis très intimes, de contrôler après coup les renseignements donnés, en parlant à cœur ouvert et en disant le motif de mon indiscrétion, et de pouvoir ainsi m'assurer du caractère purement spécieux des réponses des esprits.

V. — *En se gardant attentivement de tout ce qui trahirait sa pensée, l'homme peut donc conserver une idée, poursuivre un projet, un but, secrets entre Dieu et lui-même. Au contraire, par les expériences de transmission de pensée sans paroles aux esprits, il se livre à eux dans une certaine mesure, et entr'ouvre à l'ennemi l'accès de la place.*

Je ne me suis pas trouvé en mesure de vérifier si cette pratique de livrer ses pensées aux esprits ne pourrait pas amener l'intelligence de celui qui s'y adonne au point de ne plus pouvoir rien leur céler ; je serais assez disposé à le croire, par certains aveux recueillis au cours de conversations avec des spirites de longue date, s'étant livrés à la foi spirite sans réserve et sans résistance d'aucun genre, comme le catholique se livre à son Dieu. Je les ai plus d'une fois entendu exalter la puissance spirite par cette affirmation « qu'elle connaît les plus secrètes pensées, » et en tirer un argument pour la vérité de la religion spirite (1).

(1) N'est-ce point ici le lieu de rappeler la célèbre parole des Pères de l'Eglise : « Satan est le singe de Dieu. »

VI. — *Cette intelligence adapte toutes choses, avec un tact des plus délicats, aux milieux où elle a réussi à établir un champ d'action.*

J'ai noté à plusieurs reprises, ci-dessus, ce caractère très saillant des communications comme des prestiges matériels.

VII. — *Cette action est non seulement indépendante de la pensée, de la volonté, des connaissances intellectuelles ou matérielles des personnes présentes, mais elle peut les informer avec exactitude de faits, même minimes et privés, advenus au loin, qui leur étaient restés inconnus, employer des langues ignorées d'elles, et redresser leurs défaillances de mémoire.*

Nombreuses observations, dont la plus complète et la plus frappante est celle du jeune phtisique et de sa fiancée; communications en hébreu, grec, latin, et dans presque toutes les langues de l'Europe. Mais pour ces dernières, il était difficile, dans un petit cercle très cosmopolite, d'en tirer une conclusion aussi sûre. Elles pouvaient toujours ne pas être complètement ignorées de quelqu'un des assistants.

VIII. — *Cette intelligence s'applique systématiquement à saper les dogmes de la religion chrétienne et à leur substituer une théologie toute différente dont les traits divers se retrouvent dans les religions païennes.*

Négation de la divinité du Christ, de l'enfer, de l'Eucharistie; répulsion pour les messes des défunts; pluralité des existences par transmigration des âmes et par métempsychose, etc.

IX. — *Son hostilité est moins accentuée contre les chrétientés schismatiques ou hérétiques que contre le catholicisme, et se fait de plus en plus*

molle à mesure que la secte du sujet diverge davantage de celui-ci.

Expériences comparatives nombreuses, le groupe de X... réunissant à quelques catholiques des chrétiens appartenant à plusieurs sectes orientales ou protestantes. De plus, les relations de la maison, en visite ou de passage, de pays divers et de cultes variés, qui se joignaient accidentellement à nos séances, m'offraient l'occasion de comparaisons précises sur ce point.

X.— *Les prestiges s'exercent moins librement sous le nom de défunts contemporains catholiques que dissidents. Parmi les premiers, l'intelligence directrice semble empêchée de simuler la personnalité des contemporains morts avec tous les secours de la religion, et ne pouvoir contrefaire que celle des défunts dont le salut éternel peut malheureusement sembler douteux, par suite des circonstances de leur mort.*

XI. — *Les communications sous le nom d'un personnage historique ou inconnu des assistants, — qui sont beaucoup moins saisissantes et, partant, moins dangereuses pour la foi de ceux-ci, — lui seraient au contraire plus accessibles.*

Je verrais en cela une protection providentielle contre l'action de cette intelligence mystérieuse. Notre-Seigneur, dont certaines publications ont donné de prétendues communications, — nous les avons mentionnées plus haut — a permis à Satan de le tenter, nous dit l'Evangile. Ne peut-il tolérer aujourd'hui cet abus de son Nom pour éprouver ses fidèles ? Je soumets cette hypothèse à l'Eglise. La théologie mystique, ai-je lu depuis, nous apprend que Satan peut provoquer des visions et des extases en empruntant le masque des plus glorieux habi-

tants des cieux pour tenter les présomptueux; et ceux qui osent directement évoquer notre Rédempteur ne sont-ils pas essentiellement de ce nombre?

XII.— *La volonté ferme de ne prendre aucune part aux faits spirites, de ne point y apporter son concours, alors même que l'on se trouve très fréquemment présent aux séances, met à l'abri de toute influence de l'intelligence directrice et de toute communication s'adressant à celui qui observe cette condition, ou le concernant. Le concours matériel apporté aux faits spirites, l'assistance à ces faits avec volonté d'en favoriser la production, constitue donc un pacte tacite qui subordonne le complice, dans une certaine mesure, à la puissance du principe de ces faits.*

Réserve absolue observée par notre ami le bibliophile, que j'ai indiquée dès le début de mon récit. D'autre part, cas fréquents où notre médium, contre sa volonté, était forcée d'écrire au cours d'un travail, non la suite de ses idées, mais ce que traçait l'esprit qui s'était emparé de sa main. Maints autres exemples survenus sous mes yeux.

Tel est le résumé fidèle de mes expériences spirites, et l'énoncé des conclusions que j'en ai tirées pour ma propre gouverne.

C'est à ceux qui, par curiosité, désœuvrement ou même complaisance, se laissent aller, comme je le fis au début, à poser la main sur un élégant petit guéridon, léger trépied des sybilles modernes que l'on entrevoit parfois embusqué dans le coin favori de quelques imprudentes maîtresses de maison des deux mondes — et à celles-ci surtout — que j'offre ma relation. Donnent-elles accès chez elles aux prétendus esprits, ceux-ci, empressés à se glisser dans un milieu si puissant encore par l'exemple, s'y comporteront en gens qui savent vivre et leur

conversation, asservie aux règles de la bonne compagnie, restera à l'unisson des réunions les plus « select ». La griffe est finement gantée.

Ce n'en est pas moins la griffe qui conduisait aux débauches publiques des fêtes de Bacchus, de Vénus et de Priape les matrones grecques et romaines, et poussait les pères de famille à brûler leurs propres enfants en l'honneur de Moloch aux temps antiques ; qui nous a valu au moyen âge les Gilles de Rais et autres égorgeurs assoiffés de magie noire; qui, aujourd'hui, déchire les vêtements des femmes jusqu'à la nudité sous les yeux d'un nombreux cercle de spirites fanatisés, et provoque le sacrifice de jeunes hommes et de jeunes filles dans les assemblées du Vaudoux,au fond des bois en Afrique et en Amérique. C'est à elle enfin que les satanistes de notre époque dévoyée, dont le perfide « spiritisme de salon » a généralement été le premier pas vers l'occulte, regrettent souvent de n'oser, par la crainte salutaire de la police, sacrifier des enfants nouveau-nés sur l'autel de la messe noire, comme le faisait Guibourg, l'aumônier diabolique de la duchesse de Montespan et de la Voisin.



